

TEXTE D'ANALYSE  
N°16/2025

MARGOT THUY

PUBLICATION SUR LE SITE  
WEB :  
AUTOMNE 2025

PUBLIÉ DANS LE N°132 DE  
CHRONIQUE FÉMINISTE

AUTRICE :  
MARGOT THUY  
Psychologue clinicienne

**STRING LEOPARD ET PETITES  
BALLERINES : LA VULGARITE, UNE  
DIFFERENCE GENREE ?**

**Dans cet article, l'autrice s'intéresse à la notion de « vulgarité » et à ses implications sociales. Ce mot, banal et parfois futile, révèle en réalité bien plus qu'un jugement de goût : il montre comment les sociétés sexualisent le corps des femmes, imposent des normes de respectabilité et entretiennent des inégalités de classe. La qualification de « vulgaire » varie selon le genre. Les femmes seraient jugées surtout à travers leur apparence, tandis que les hommes le seraient plutôt selon leur comportement. La vulgarité devient alors un prisme pour comprendre les injonctions imposées aux femmes, leurs assignations, mais aussi les stratégies auxquelles elles peuvent avoir recours pour transgresser et retourner les codes à leur avantage.**

Elles se croisent et se regardent. L'une ajuste la ficelle de son string léopard qui dépasse de sa jupe blanche et rabat son sein qui déborde de son soutien-gorge. L'autre lisse son chemisier couleur crème, ses ballerines Sézane claquent sur le trottoir. Tous les opposent, mais un point commun les réunit : le mépris. Dans ce duel silencieux, l'arbitre de l'élégance a tranché : la première est vulgaire, la seconde est respectable et élégante. Derrière les apparences, un nouveau point commun émerge entre ces deux femmes : toutes deux subissent des injonctions, celles qui façonnent les corps féminins. Elles sont femmes dans une société d'hommes.

C'est l'histoire de la bourgeoise et de la cagole.

## Les goûts, mais surtout les dégoûts

Choisir une mini-jupe ou un tailleur n'est pas neutre, ce n'est pas qu'une question de style et de goût. En réalité, c'est prendre une position sociale. En 1979, le sociologue français Pierre Bourdieu publie *La distinction. Critique sociale du jugement* et souligne que nos goûts, mais surtout nos dégoûts, nous permettent de nous distinguer les un·es des autres et de nous situer socialement<sup>1</sup>. Préférer une paire de Nike TN à des mocassins Hermès n'est pas un hasard, c'est une manière de se situer sur la scène sociale et dans un jeu où chacun·e se définit par rapport à ce qu'il/elle rejette<sup>2</sup>. À vrai dire, dès lors que l'on juge, on se classe soi-même.

Cette logique de distinction a été reprise dans le travail de la sociologue britannique Beverly Skeggs, dans son ouvrage *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire* (1997)<sup>3</sup>, une enquête ethnographique menée auprès de jeunes femmes issues des classes populaires anglaises. La sociologue met en lumière un terme central dans la vie de ces femmes : la notion de *respectabilité*. Skeggs tente d'analyser les manières dont ces femmes cherchent à « conquérir des formes de respectabilité en réponse au renvoi permanent à des images négatives d'elles-mêmes par les médias, l'institution scolaire, les femmes de classes moyennes et supérieures qu'elles côtoient<sup>4</sup> ». Elles sont prolétaires et c'en est une faute, une tare sociale. Dans les expériences de ces femmes, la respectabilité s'obtient avant tout en se détachant de ce qui peut faire stigmatiser de leur classe sociale, à savoir, la vulgarité.

La vulgarité est actuellement comprise comme quelque chose qui heurte les bienséances et manque de bon goût, pourtant, elle n'a pas toujours eu cette connotation négative. Le terme vient du latin *vulgus* qui signifiait le « commun », la « foule » et désignait le Tiers-État de l'Ancien Régime<sup>5</sup>. Son glissement sémantique révèle aujourd'hui un enjeu de pouvoir : qui décide du bon ou du mauvais goût ? Qui décide que des Nike TN font plus « beaux » que des petits souliers Chanel ? Ces décisions émanent des classes sociales supérieures. Ce sont elles qui décident du raffinement pour en exclure les classes populaires. La vulgarité n'est donc pas une faute de goût. Elle traduit des distinctions sociales et des luttes de classe.

Ainsi, pour échapper au stigmate de vulgarité associé aux classes populaires, certaines femmes adoptent les codes esthétiques de la bourgeoisie. Mais le mimétisme a ses limites. Si l'apparence peut s'imiter, la distinction repose aussi sur des habitus, un capital culturel et

symbolique, largement acquis par le milieu social. Ainsi, les femmes populaires n'ont pas les mêmes armes que les bourgeoises et cela se voit.

### **Quid des hommes ?**

Lorsqu'il s'agit des hommes, la vulgarité ne tiendrait pas à un teeshirt marcel trop échancré ou un short trop court, mais ferait plutôt référence à des comportements et des propos.

Donald Trump est souvent un exemple cité comme figure emblématique de vulgarité : des excès verbaux, grossiers, qui incarnent une vulgarité assumée. Cette vulgarité masculine s'ancre principalement dans le langage et s'y intéresser permet de rendre compte de dynamiques sociales et donc de dynamiques de pouvoir. En effet, l'impolitesse, la grossièreté et la brutalité masculine deviennent à la fois une affirmation de pouvoir mais aussi d'un lien social entre les hommes, excluant les femmes et autres minorités<sup>6</sup>. Là où la vulgarité féminine renvoie à un « trop » du corps, la vulgarité masculine, quant à elle, s'inscrit dans un « trop » du langage. Grossièretés, brutalités, telles sont les marques d'une vulgarité masculine contemporaine<sup>7</sup>.

### ***Cagole* et fière de l'être**

À l'opposé de celles qui cherchent à imiter les codes bourgeois, d'autres femmes choisissent au contraire de revendiquer leur vulgarité et d'en faire une identité assumée. Un chewing-gum dans la bouche, des créoles aux oreilles, des talons hauts aux pieds... Elles sont des figures du « trop » et incarnent un excès des codes du féminin. Dans le sud de la France, on les appelle les *cagoles*, en Angleterre les *essex girls* ou encore en Espagne les *chonis*. Leur point commun ? Elles refusent de respecter les normes partagées du bon goût bourgeois. Elles sont une caricature de la féminité, un excès assumé, un trop tout, qui font d'elles des femmes (très) vulgaires.

En jouant de l'excès, ces femmes transforment la vulgarité en outil. Leur corps et leur style deviennent une arme symbolique, un marqueur de la culture populaire contre la culture légitime. Elles s'imposent comme des figures féministes<sup>8</sup>. Ce « trop » met en lumière l'ambiguïté des normes imposées aux femmes. Elles sont toujours prises entre injonction à la respectabilité et désirabilité. Ces injonctions peuvent s'analyser sous un prisme intersectionnel où la ligne entre « vulgaire » et « respectable » devient un terrain de lutte entre dominant·es et dominé·es, entre les riches et les pauvres<sup>9</sup>.

## Femme vulgaire, une sexualité débordante ?

Affirmer un style considéré comme « vulgaire » a un prix. Les femmes sciemment vulgaires sont souvent confrontées à des réactions sexistes et à un véritable *backlash*<sup>10</sup>. Les figures de *cagoles*, *chonis*, *essex girl* renvoient à des stéréotypes péjoratifs de « bimbos » ou d'« allumeuses », dont la sexualité paraît comme excessive. Ces jugements traduisent une double contrainte : il faut être sexy sans trop l'être, séduisante sans être provocante. Dans *Allumeuse. Genèse d'un mythe* (2024)<sup>11</sup>, l'autrice Christine Van Geen analyse cette ambivalence en montrant combien la féminité repose sur l'idée d'un jeu très fin entre « douceur-soumission-séduction ». Or, cette norme est irréaliste et perpétue l'oppression des femmes<sup>12</sup>. La vulgarité, en hypertrophiant les codes du féminin, devient alors une transgression, un refus de se plier aux règles patriarcales, mais cet excès du féminin demeure toujours un objet de dégoût social.

Serait-il impensable d'envisager qu'une femme consciemment vulgaire tenterait, en réalité, de se (ré)approprier et de récupérer son corps et sa sexualité ?

## Une étude pour mieux comprendre

La question était donc d'appréhender plus précisément ce qu'est la vulgarité. À force d'observation, une distinction apparaissait : pour les femmes, la vulgarité serait d'abord une affaire de corps (un décolleté trop plongeant, une jupe trop courte, etc.), tandis que pour les hommes, elle se traduirait plutôt par des comportements (une insulte outrancière, un pet ou un rot bien assumé et sans gêne). Pour vérifier ces intuitions, l'étude menée a consisté à éplucher une centaine d'articles de presse belge francophone et d'analyser chaque occurrence du mot « vulgaire » : était-il employé pour juger une apparence ou un comportement, qui désignait-il et, comportait-il une connotation sexuelle ?

Les résultats sont assez frappants : les femmes sont très largement qualifiées de « vulgaires » à travers leur apparence, leur tenue vestimentaire et une forte connotation sexuelle y est associée. On parle de leurs seins, de leur bouche, de leurs fesses... vulgaires. Pour les hommes, le corps entrait rarement dans la qualification de vulgaire, mais il était plutôt question de leurs actes et

comportements. Une insulte saisissante, un langage ostentatoire. Leurs seins et fesses n'étaient jamais mentionnés pour rendre compte de leur vulgarité.

La confirmation que les femmes sont bien plus souvent sexualisées que les hommes lorsqu'elles sont qualifiées de « vulgaires » n'est pas anodin. Ce constat s'inscrit dans un schéma plus large de sexualisation et d'objectification du corps féminin. L'asymétrie dans le jugement de « vulgaire » corrobore des stéréotypes sexistes qui jalonnent les sociétés patriarcales. C'est tout un contrôle social exercé sur les femmes par la surveillance de leur corps, traitement auquel les hommes semblent échapper.

### **La femme vulgaire, une (réelle) icône ? Deux lectures féministes**

Si les femmes dites « vulgaires » apparaissent comme des excès conscients du féminin, elles semblent toujours soumises à ce qu'on appelle le *male gaze*. Elles réutilisent les codes de la féminité prescrits par la société patriarcale (talons hauts, minijupe, maquillage important, etc.). Mais le geste peut être plus subtil : il ne s'agit pas tant d'obéir aux normes, mais plutôt de les transgresser. Le jeu du « trop » devient alors une manière d'occuper l'espace (public) et de révéler les contradictions des injonctions imposés aux femmes, partagées entre « baisabilité » et « maritabilité »<sup>13</sup>. Par leur simple présence, qui choque les bienséances, les femmes vulgaires permettent de subvertir les rapports de pouvoir. Elles sont là, on les voit.

Cependant, la vulgarité repose sur une forte sexualisation du corps féminin et de là surgit une ambiguïté : on offre la fausse promesse aux femmes d'une reprise de pouvoir par le fait d'être sûre de soi et de jouer de son attractivité physique. Paradoxalement, l'obtention de cette autonomie passe par le fait de correspondre aux attentes des hommes et de la société<sup>14</sup>.

Une lecture féministe alternative argumenterait que, ironiquement, les femmes consciemment vulgaires maintiennent une forme de subordination. Ce travail sur leur apparence et la mise en scène de leur vulgarité opère une forme d'aliénation et, en réalité, défait la reprise de la position féministe en faisant croire que si l'on se maquille pour *soi*, si l'on se sexualise pour *soi*, on est féministe<sup>15</sup>.

### **Conclusion**

En ce sens, les réflexions autour de l’(auto)sexualisation féminine, dont peuvent recourir les femmes populaires vulgaires, restent complexes car elles sont à la jonction entre normes à atteindre, représentations, rapports de domination, de revendications et de subordinations. Quelle que soit la lecture féministe, nous ne pouvons étudier le rapport des femmes à leurs corps, qu’elles soient dans la mise en scène d’une vulgarité ou d’une respectabilité, sans prendre en compte des dynamiques de pouvoirs et des dimensions de classes sociales<sup>16</sup>. À la différence des hommes, les femmes ne peuvent échapper à leur corps et aux assignations sociales auxquelles il est renvoyé<sup>17</sup>.

La vulgarité n’est donc pas une insulte légère et futile. Elle est révélatrice de rapports de pouvoir. Derrière le mot se cachent des jugements et des violences de classe, des rapports entre femmes marqués par le sexisme et la domination masculine persistante. Traiter une femme de « vulgaire », ce n’est pas juste parler d’elle et de son style, c’est surtout rappeler les règles d’une société qui surveille, hiérarchise et contrôle les corps féminins.

## Notes

- 
- <sup>1</sup> P. Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Les éditions de minuits, 1979.
- <sup>2</sup> D. Saltel, « Chacun son beauf : à quoi sert le mépris de classe ? », *ARTE Radio*, juillet 2025.
- <sup>3</sup> S. Beverly, *Des femmes respectables : classe et genre en milieu populaire*, Agone, 1997.
- <sup>4</sup> E. Meuret-Campfort et B. Skeggs, « Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire », *Revue Française de science politique*, vol. 66, 2016, p. 357-358.
- <sup>5</sup> B. Buffon, *Vulgarité et modernité*, Gallimard, 2019.
- <sup>6</sup> G. W. Selnow, « Sex differences in uses and perceptions of profanity » *Sex Roles*, vol. 12, p. 303-312.
- <sup>7</sup> B. Buffon, *ibid.*
- <sup>8</sup> C. Tourre-Malen, « La figure marseillaise de la « cagole » : hyperféminité assumée versus vulgarité stigmatisée ? », *Recherches féministes*, vol. 34, n°1, 2021, p. 105-120, disponible ici : <https://www.erudit.org/fr/revues/rf/2021-v34-n1-rf06678/1085244ar/>.
- <sup>9</sup> P. Trétiack et H Sirven, *Limite vulgaire*, Stock, 2007.
- <sup>10</sup> À comprendre comme un « retour de bâton ».
- <sup>11</sup> C. Van Geen, *Allumeuse. Genèse d'un mythe*, Seuil, 2024.
- <sup>12</sup> N. Wolf, *The Beauty Myth : How Images of Beauty Are Used Against Women*, Chatto & Windus, 1990.
- <sup>13</sup> T. Susbielle, « La Pause Simone de l'été par Illana Weizman : Comment la bimbo est devenue un étendard féministe », *Femme Actuelle*, septembre 2023, disponible ici : <https://www.femmeactuelle.fr/actu/news-actu/la-pause-simone-de-lete-par-illana-weizman-comment-la-bimbo-est-devenue-un-etendard-feministe-2161684>.
- <sup>14</sup> R. Wollast, M. De Wilde, P. Bernard et O. Klein, « Percevoir son corps à travers le regard d'autrui : une revue de la littérature sur l'auto-objectification », *L'Année psychologique*. Presses Universitaires de France, vol. 120, 2020, p. 321 à 347, disponible ici : <https://shs.cairn.info/revue-l-annee-psychologique-2020-3-page-321>.
- <sup>15</sup> J. Lavigne et C. Piazzesi, « Femmes et pouvoir érotique », *Recherches féministes*, vol. 32, n°1, 2019, p. 1-18, disponible ici : <https://www.erudit.org/fr/revues/rf/2019-v32-n1-rf04777/1062221ar/>.
- <sup>16</sup> C. Willem, N. Araüna et I. Tortajada, « Chonis and pijas : slut shaming and double standards in online performances among Spanish teens », *Sexualities*, vol. 22, n°4, 2019, p. 532-548.
- <sup>17</sup> M. Garcia, *On ne naît pas soumise, on le devient*, Flammarion, 2018.